

Marc Côte

Pays, paysages, paysans d'Algérie



Média-Plus



Phot. 36. **Une implantation montagnarde.**
d versant des Aït Oughlis, descendant vers la vallée de la Soummam, que l'on devine
re le village du premier plan (Zounina). Semis remarquablement dense de noyaux villa-
égrenés sur les croupes et les replats, à différents niveaux ; le tout, au milieu d'un
e d'oliviers. Aït Oughlis, 1990.

Campagnes d'émigration – Le pays des Aït Oughlis –

Les chapitres précédents nous ont permis de cerner quelques-uns des fondements de la vie rurale algérienne, tels qu'ils ont régi et continuent souvent à régir la vie des habitants. Leur connaissance nous permet maintenant d'aborder de front la réalité rurale algérienne, dans son actualité et dans sa diversité. Nous le ferons à l'échelle du « pays », et à travers cinq monographies successives. La première concerne un secteur montagnard.

Le pays des « fils d'Oughlis » : un nom d'ancêtre, un toponyme qui a traversé les siècles, un fragment de montagne. Ce petit secteur (six communes, 46000 habitants) constitue un cas intéressant, car il apparaît en figuré sombre sur les cartes de densité de population : 480 habitants/ km² en 1987, chiffre énorme pour une région rurale, plus énorme encore pour un espace montagnard. C'est là une sorte de record en Algérie.

Ce pays des Aït Oughlis constitue un ensemble relativement individualisé, situé dans la vallée de la Soummam, et adossé à la haute chaîne du Djurdjura ; donc, à la jonction de la Grande et de la Petite Kabylie. Son territoire se présente comme un grand versant tourné vers le sud-est, dont la ligne faîtière se dresse à 1200 mètres d'altitude, et la base est constituée par l'oued Soummam lui-même, à 100 mètres environ. Donc, des altitudes modestes, mais des dénivellations fortes, des pentes partout. La petite ville de Sidi Aïch, située sur le territoire des Aït Oughlis, est spatialement marginale (dans le fond de la vallée), et considérée un peu comme étrangère au pays, étant une création coloniale (cf. figure n° 37).

Un fragment de Kabylie

Si les habitants ne vous le disaient eux-mêmes, le paysage le trahirait bien vite : on est ici en Kabylie.

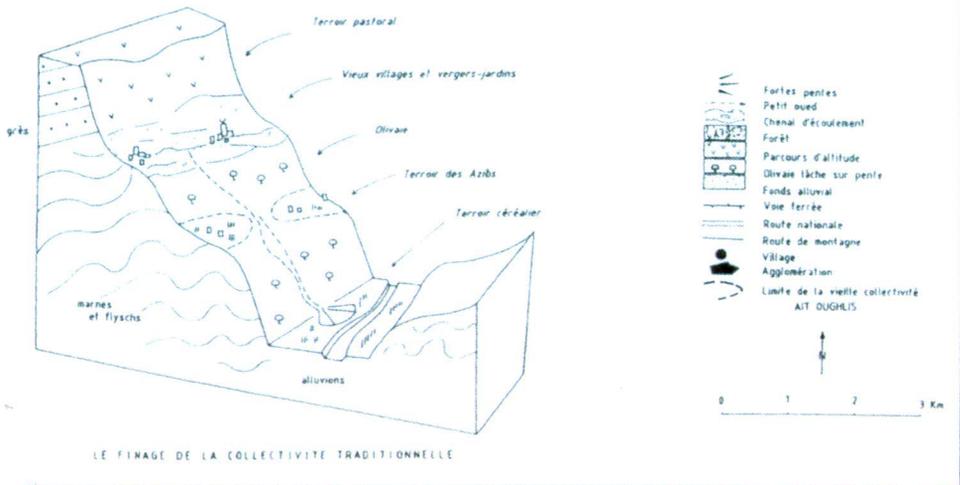


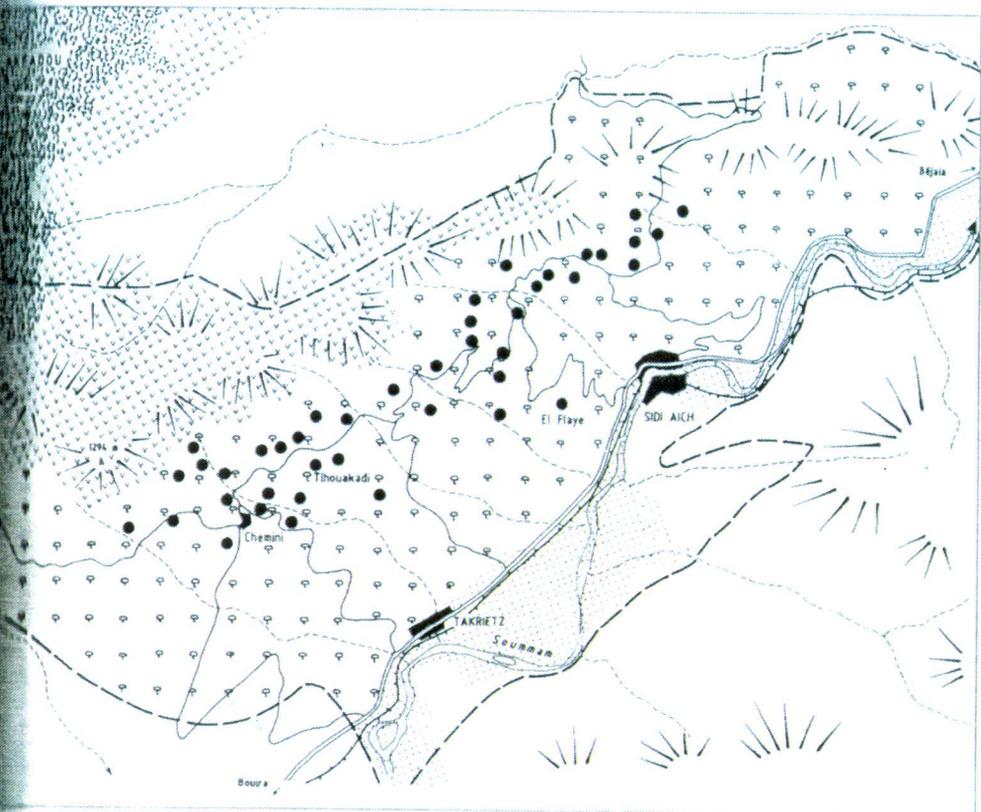
Fig. 37. Le pays des Aït Oughlis.

Le pays des Oughlis correspond à un grand versant, descendant de la ligne de crête jusqu'à la vallée de la Soummam. Chapelet de villages égrenés aux deux tiers de la hauteur, agglomérations récentes dans le fond de vallée que suivent la route nationale et la voie ferrée. Complémentarité des terroirs, l'élément le plus marquant étant l'olivaie qui drap le versant.

L'élément le plus saisissant au premier coup d'œil est la ligne de villages qui constitue l'ossature du pays des Aït Oughlis : un ensemble de 65 villages hameaux, compacts, coiffés de leur tuile rouge, situés pour l'essentiel aux deux tiers supérieurs du versant, c'est-à-dire aux environs de 700-800 mètres d'altitude, en contrebas d'une ligne de sources. Un habitat de croupes, mais perché sur les crêtes comme on le trouve dans le massif central kabyle (i-Ouzou).

Le second élément frappant est la vaste olivaie qui drap le versant presque, faite de beaux arbres plus que centenaires, oléastres greffés ou non plantés par les générations passées. Le paysage ne s'ouvre que sur les crêtes, où le grès porte des parcours à diss, ou dans le fond alluvial de la Soummam, plat mais étroit, où l'on pratique des cultures annuelles.

Quand on circule à pied sur le versant, on ne peut ne pas être frappé par la complémentarité de l'emprise au sol : certes, les terrasses et murettes sont rares ici, à la différence des Aurès, et limitées aux petits secteurs irrigués ; mais partout ailleurs on trouve des haies bocagères, clôtures de figuiers de Barbarie, bosquets de saules fourragers près des maisons, ravins canalisés, chemins creux reliant les villages aux terres ou aux sources. Une campagne « tenue », à l'image d'une société que l'on sent structurée.



Par-delà l'uniformité apparente, toute l'organisation de la montagne est bâtie sur le jeu des complémentarités altitudinales. Le finage de la collectivité, s'étendant d'au-delà de la ligne des crêtes jusqu'au fond de la vallée, comprend une série de terroirs différenciés : près du village, les vergers-jardins minutieusement cultivés et partiellement irrigués ; au-dessus, les parcours pour les troupeaux bovins ; en dessous, l'olivaie, avec par endroit des cultures sous-jacentes ; enfin, dans le fond alluvial, les cultures céréalières. La plupart des familles d'Aït Oughlis possèdent des terres ou des droits dans chacun de ces terroirs. La préoccupation d'autosubsistance guidait toute l'organisation des collectivités rurales anciennes.

Villages traditionnels et constructions modernes

Au long de la route qui suit le versant à mi-hauteur, s'égrènent à rythme rapproché les villages des Aït Oughlis. Tous différents, tous bâtis sur le même modèle : tassés, innervés par un réseau de ruelles et d'impasses, ils sont des-



- Dued
- Oliviers
- Route
- Ruelle
- Escalier
- Passage couvert
- Bâti ancien
- Constructions récentes (postérieures 1981)
- Commerce
- Fontaine publique
- Mosquée

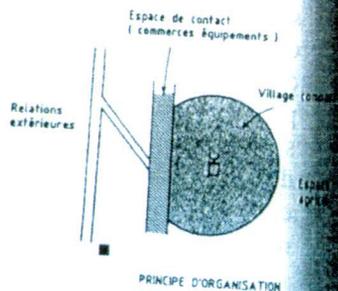
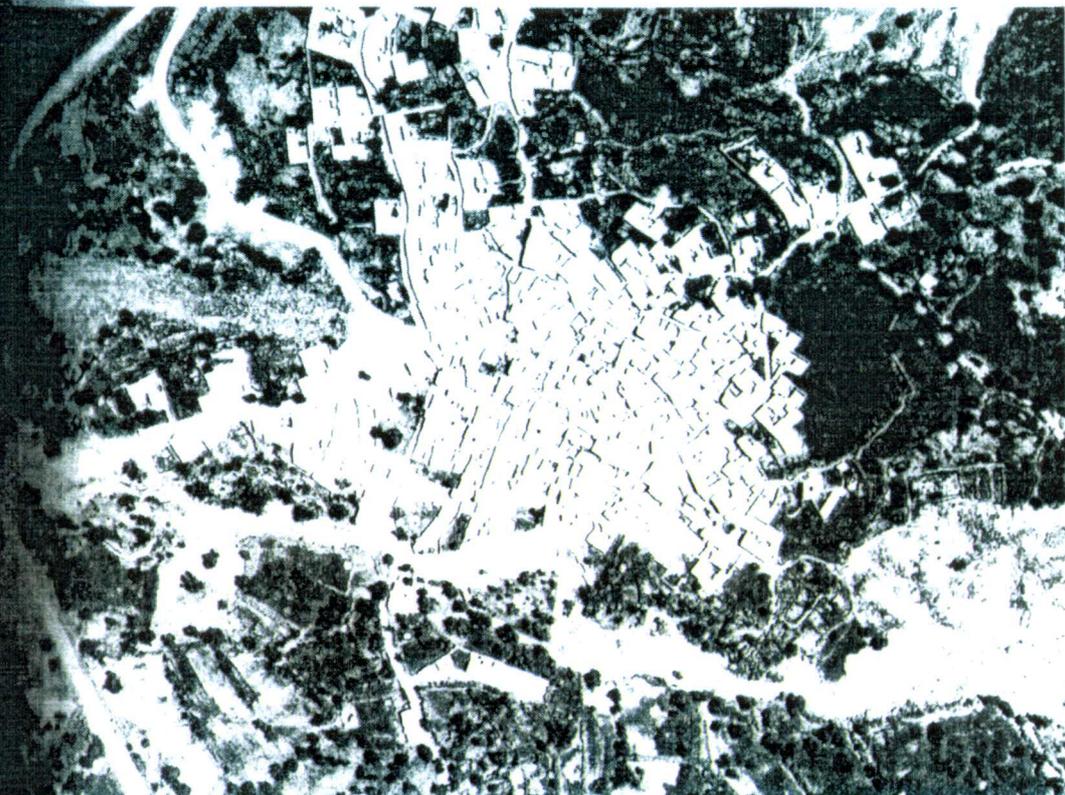


Fig. 38. Un village des Aït Oughlis. noyau villageois, structuré comme une médina : tissu compact, ruelles et impasses, passages couverts. Unicité structurelle, symbolisée par la mosquée. Mais organisation en sous-ensembles, disposant chacun d'une fontaine. Commerces en bordure, route à l'extérieur de l'omération. Village de Tihouakadi (cliché INC, 1968).



servis par la route mais ne se laissent pas pénétrer par elle, préservant leur intimité. Ils ne sont pas sans analogie avec les dechras aurésiennes, à la différence que les terrasses sont remplacées ici par des toits à double pan couverts en tuile ronde, parfois des toits à quatre pans pour les maisons les plus grosses.

Villages très vivants, parce que animés par des commerces pour les plus importants, rénovés par des constructions nouvelles surhaussées, et surtout élargis par de nombreuses maisons récentes périphériques. On trouve là la maison rurale moderne telle qu'elle s'est généralisée dans toute l'Algérie, avec bâti en poteaux-poutres et dalles, remplissage en parpaings, deux ou trois niveaux, rez-de-chaussée consacré à un garage ou un commerce. Il y a 15 ans, cette grosse maison nouvelle était appelée « la maison de l'émigré ». Aujourd'hui, elles sont si nombreuses qu'elles ne se singularisent plus dans le paysage. À Amentane, une maison sur cinq est nouvelle, ici une sur deux.

Ces maisons récentes essayent de se ménager une place et une individualité, elles se localisent aux abords des villages se distanciant le long des routes.

routes qui sillonnent la montagne. Ainsi, à la répartition très individualisée des villages fait place aujourd'hui un tissu-nébuleuse, dans lequel les franges d'un village rejoignent celles du village voisin. Spatialement, on tend vers un tissu continu; mais, socialement, le village demeure l'unité de base, très forte, du pays Aït Oughlis.

La contraction de l'agriculture

De quoi vit une population si nombreuse? Le paysage agricole du versant est quelque peu trompeur, car il n'est plus guère fonctionnel aujourd'hui. La déprise agricole est générale sur les pentes hautes et dans l'olivaie. L'espace cultivé ne représente plus guère que 20% de ce qu'il était autrefois; il y a eu un changement d'affectation, car la plupart des sources ont été captées pour les conductions des villages, et, faute d'eau, les jardins maraîchers font place aux plantations fruitières. Tel gros village qui avait pu compter une centaine d'attelages (à deux bœufs), n'en compte plus qu'un seul aujourd'hui, loué à tour à tour aux différents exploitants du village pour 400 DA/ jour. Ne subsistent maintenant un peu que deux activités: un petit élevage bovin (cf. figure 1'39), et l'olivaie, qui n'est plus guère travaillée, mais est récoltée (cueillette faite en hiver par les femmes).

Ces faits d'observation sont corrélés par les statistiques. En 1987, sur les 1000 occupés de la région, on ne comptait que 240 agriculteurs, c'est-à-dire 24% seulement! Les taux sont pratiquement similaires d'une commune à l'autre. On mesure là pleinement *la différence entre le rural et l'agricole*: l'agriculture est en présence ici d'un espace resté pleinement rural (une série de villages), mais qui n'est quasiment plus agricole. Le paysage agraire, qui demeure généralement bien tenu, n'est plus guère qu'un masque.

On mesure aussi combien une société *paysanne* peut ne plus être agricole: paysanne elle l'a été pleinement, et paysanne elle demeure à travers son attachement à la terre (celle-ci est conservée jalousement dans la famille même si elle ne produit plus rien), et son attachement au «pays», où l'on revient périodiquement, où l'on reviendra vieillir et mourir, et dont on est

La région tenue à bout de bras par l'émigration

Dans ce môle de peuplement ancien, l'émigration a été particulièrement importante: dès la guerre de 1914, les Aït Oughlis ont pris le chemin de l'exil pour chercher du travail. Pendant toute une époque, ils se sont dirigés

vers la France. Par le phénomène des filières, les hommes se regroupaient dans la même localité et la même profession. Tel village de la montagne se retrouve à Paris, tel autre à Ugine, tel autre à Saint-Auban, tel autre «dans le 06». Les immatriculations de véhicules sont là pour en témoigner. Partis de leur montagne, les hommes envoyaient régulièrement leurs économies, revenaient tous les deux ou trois ans, et prenaient leur retraite au pays.

Un habitant des Aït Oughlis. Il a 68 ans, et a passé 37 ans de sa vie en France comme travailleur (à Paris pour la majeure partie). Il est revenu au village à la retraite, mais avait commencé bien auparavant à construire une belle maison à deux niveaux. Il est fier de son activité agricole : deux vaches, qui assurent le lait à la famille, et deux hectares de terre, morcelés, complantés en oliviers, dont la production est portée à l'huilerie du village («mécanique hélas, les huileries manuelles ne fonctionnent plus»), et assure 150 litres d'huile/an, soit la consommation familiale. Des trois fils, un travaille à la mairie proche, l'autre à l'usine textile, le troisième à Alger; tous trois sont attachés au pays, mais aucun ne compte reprendre l'agriculture.



Phot. 39. Un élément de l'économie kabyle.

Les arbres fourragers : il s'agit ici de frênes. Suivant un usage courant dans la plupart des pays méditerranéens, le feuillage est coupé en été pour être donné au bétail, afin d'assurer la

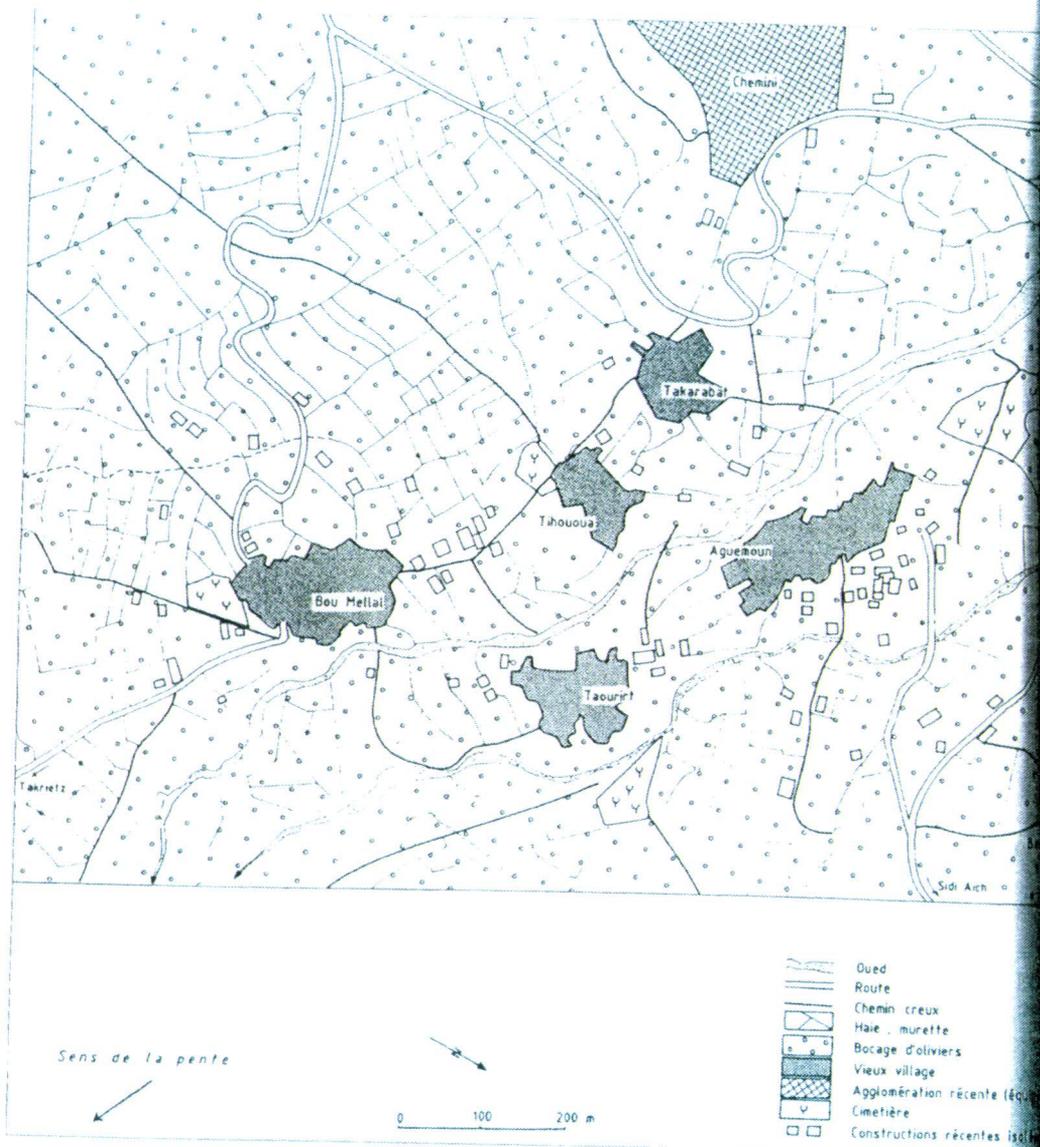
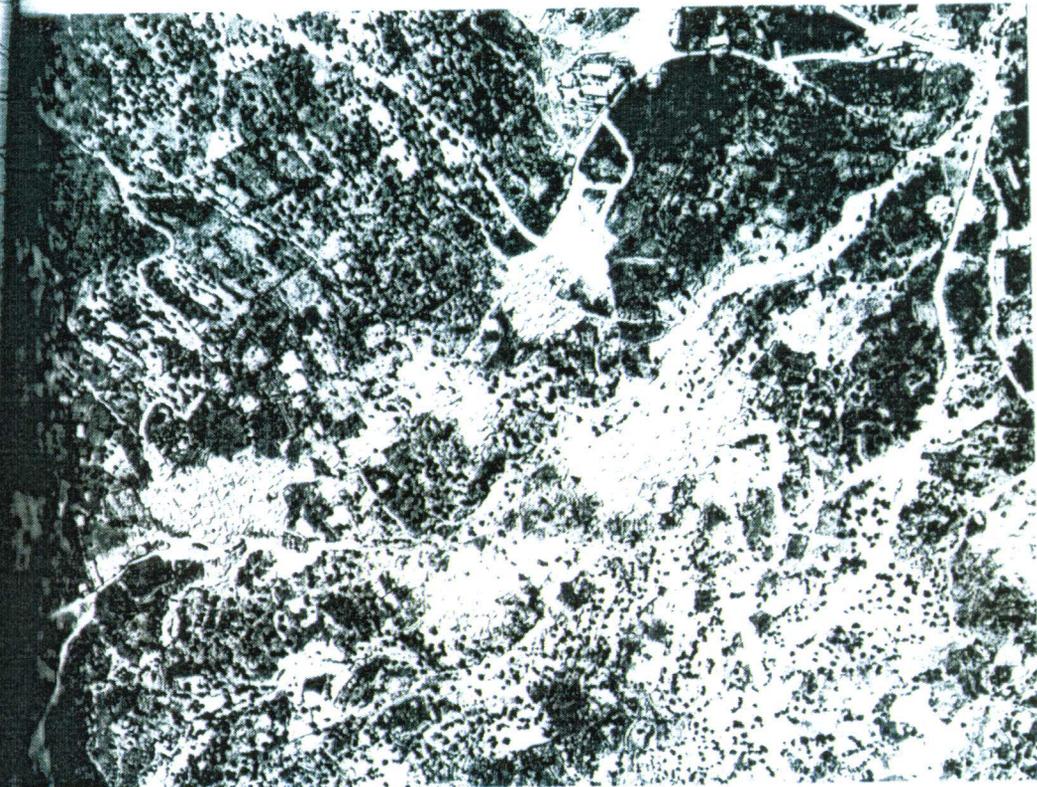


Fig. 40. Le bocage des Aït Oughlis.

Gros villages denses, étonnamment rapprochés les uns des autres. Même structure qu'à Ti-houakadi, mais ceux qui sont sur la route (Bou Mellal) jouent un rôle de centre de services pour les autres villages. Bocage irrégulier, complanté d'oliviers; ce manteau de verdure masque un très fort recul de l'agriculture (cliché INC, 1968).



Ce type d'émigration en France s'est considérablement tassé aujourd'hui, car les deux pays ont, chacun de leur côté, pris des mesures pour le limiter. Mais le relais a été assuré par une autre forme d'émigration : intérieure au territoire national celle-là, vers les grandes villes du pays, où le développement industriel et les chantiers du bâtiment ont créé une forte offre d'emploi : Alger, Oran, le Sud pétrolier. C'est une émigration de jeunes, sans leur famille ; comme leurs aînés, ils rapportent au pays des fonds ; ils reviennent plus souvent qu'eux (suivant la distance, tous les mois, ou toutes les semaines) ; le train qui passe dans le fond de la vallée les relie à leur lieu de travail. Ce contact leur permet de ne pas « décrocher » et, dans la majorité des cas, ils souhaitent pouvoir se réinstaller définitivement au pays.

Depuis quelques années, les travailleurs des Aït Oughlis trouvent du travail non loin de chez eux, dans la vallée : zones industrielles de Bejaïa ou d'Ak-bou, unité textile de Remila, qui à elle seule compte 1 500 emplois. C'est là un des résultats de la politique algérienne de déconcentration industrielle, qui

Ainsi, progressivement, le rayon des déplacements migratoires s'est réduit de l'Europe aux grandes villes, puis à la vallée. Les Aït Oughlis continuent à être soumis à des mouvements périodiques, mais l'ampleur de ceux-ci s'est considérablement rétrécie. Ce sont ces emplois extérieurs et ces revenus qui permettent à la montagne de vivre. Chaque famille compte un ou deux membres à l'extérieur, chaque budget familial est composé de trois ou quatre revenus différents et complémentaires.

Un autre chef de ménage des Aït Oughlis. Il possède 1,5 hectare, 50 arbres fruitiers épars, et deux bovins. Il a travaillé à Clermont-Ferrand, est aujourd'hui pensionné, s'occupe avec sa femme d'un peu de culture et d'élevage. Un fils instituteur sur place, deux fils manœuvres boulangers à Alger.

À noter que celui qui a fait des études a pu revenir sur place, alors que ceux qui n'ont pu continuer ont dû s'exiler pour trouver du travail. Le revenu familial est de 70 000 DA par an, dont 95 % non agricole. Les fils d'Alger n'envoient qu'une partie de leur salaire. La maison, commencée en 1982, est financée principalement par l'enseignant; les fers d'attente indiquent que l'on construira un nouvel étage lorsqu'un des fils rentrera au pays, et que les finances familiales le permettront...

Une montagne résidentielle

Jusqu'à présent, les rentrées d'argent se sont investies essentiellement dans la construction. Mais, parce que précoces et massives ici, elles commencent à déborder sur les secteurs productifs : ouvertures de magasins dans les villages, création d'ateliers d'artisanat de service (mécanique auto) le long de la route de vallée, apparition de mini-entreprises (une fabrique de crème glacée emploie quinze personnes).

Le niveau de vie général en bénéficie, tout le paysage construit est là pour le dire. Les différences sociales existent bien sûr; mais elle sont comme gommées par la montée du niveau de vie (50 000 à 75 000 DA par ménage et par an en moyenne), et par le style de vie, à la différence d'autres régions où elles éclatent dans le paysage.

Le dynamisme de la population a été sous-tendu par l'action des pouvoirs publics, qui ont investi en ce pays de montagne : création de nouvelles communes, d'équipements publics, d'un réseau routier relativement dense. Il y a ici conjonction entre le mot d'ordre des autorités (fixer sur place la population) et les aspirations des habitants (demeurer au pays).

Cette conjonction a donné en définitive aux Aït Oughlis un visage original. Ce sont des montagnards qui ne vivent plus de la montagne. Leur pays est

un espace dortoir pour actifs travaillant à Alger ou dans la vallée, une banlieue d'Alger, reportée à 200 km de là. Le prix du terrain à bâtir, de l'ordre de 800 DA/ m², est d'ailleurs aussi élevé que dans certaines banlieues immédiates de la capitale.

Le problème est celui de l'avenir de telles montagnes. Les familles accepteront-elles longtemps encore d'être écartelées? Les nouvelles générations supporteront-elles de faire, leur vie durant, ces mouvements pendulaires? À moins que l'on accepte de voir ces constructions se transformer en résidences secondaires pour les congés familiaux. C'est le cas pour quelques-unes d'entre elles à Aït Oughlis, beaucoup moins fréquemment cependant qu'en Grande Kabylie. Or c'est là une forme de gaspillage dans le contexte algérien de pénurie de logements. Il faudrait à nouveau toute la conjonction du pouvoir d'État et des investissements privés pour créer dans la montagne les emplois correspondant aux densités de population. En attendant, les Aït Oughlis continuent à croire à leur «pays», et à y bâtir...

Aït Oughlis nous apparaît donc comme une campagne paysanne, sans agriculture (ou presque), et qui doit avoir recours à des revenus extérieurs à la région. Il existe bien d'autres Aït Oughlis à travers le territoire algérien : la Grande Kabylie, la Petite Kabylie, les Aurès, les Traras, en sont les éléments les plus représentatifs. Mais en beaucoup d'autres régions, de façon moins spectaculaire, le revenu extérieur supporte aujourd'hui pour une large part la vie rurale.